

# Culture & Savoirs

THÉÂTRE

## Poignards, intrigues, poisons et maléfices à Tirana

Éric Vigner met en scène *Lucrèce Borgia* avec la troupe du Théâtre national d'Albanie. Le drame de Victor Hugo, qui se trame sous le règne d'un clan tyrannique, résonne singulièrement dans ce pays longtemps étranglé par une féroce dictature.

Tirana (Albanie), envoyée spéciale.

**A**u crépitemment d'un néon, une silhouette féminine prend forme, spectrale, dans un grondement d'orage, puis s'efface. Au centre du plateau, comme un totem dont on ne distingue jamais la cime, s'élève une réplique de la *Colonne sans fin* de Constantin Brâncuși, allumée par les reflets mordorés d'un interminable crépuscule. Sur la scène à l'italienne du Théâtre national d'Albanie, vouée à une destruction prochaine, Éric Vigner met en scène *Lucrèce Borgia*. Il déplie en plasticien ce drame tragique de Victor Hugo au gré de tableaux aussi lugubres que cette intrigue se tramant dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'un clan tyrannique, corrompu et décadent. Le crissement d'un sabre qu'on aiguise rythme d'abord le récit glaçant de l'inceste et du sang versé, celui de l'assassinat de Jean Borgia par son frère César, par amour pour leur sœur, Lucrece. Gennaro, endormi, n'entendra rien du secret de ses origines. Dès l'instant où elle se penche sur le sommeil de ce jeune capitaine, Luiza Xhuvani joue une Lucrece Borgia tout en félures, toujours ancrée dans le registre de la tragédie. Sous la femme machiavélique, criminelle et dépravée, perce d'emblée, dans les modulations de l'actrice, dans la tension de son jeu, la quête de salut, la certitude que l'amour maternel peut laver les péchés d'une infâme lignée. Dans le clair-obscur d'un inquiétant carnaval, l'inversion des valeurs opère chez elle à contre-courant et derrière les masques, la métamorphose est déjà là, lorsque la mère et le fils, lovés dans la même pelisse de laine blanche, entament une valse étrange et ambiguë.

### Les ondoiements de la lumière

Autour de la colonne, le ballet macabre du soupçon et des repréailles les emporte pourtant, comme il emporte encore de nos jours les montagnards albanais pris au piège du kanun, ce code d'honneur hérité de l'Empire ottoman qui perpétue la loi du talion. L'oppression porte ici un nom, Borgia, qui surgit, sur scène, en lettres blanches en trois dimensions, comme celles qui peuplent les parcs de Tirana. Dans la déambulation autour de ces caractères, la révolte gronde et résonne dans une mémoire collective encore meurtrie par



Luiza Xhuvani joue une Lucrece Borgia tout en félures, toujours ancrée dans le registre de la tragédie. Kristo Calat/Teatri Kombetar

un demi-siècle de dictature féroce, de huis clos suffocant. Dans un geste de rébellion, Gennaro fait tomber l'initiale, « Orgia » claque finalement comme l'un de ces slogans de pierre dont Enver Hoxha parsemait les paysages, à la gloire du Parti et de son chef aussi despotique que paranoïaque.

Au flanc des montagnes, on aperçoit toujours ces inscriptions démentes, des esprits libres en ont détourné le sens. « Enver » est devenu « Never »... Sur scène, la répression revêt la forme d'un cérémonial d'empoisonnement qui se déploie et se répète à l'ombre d'un rideau noir frappé de l'aigle bicéphale, le symbole national qui orne le drapeau. Toujours ambivalente, Lucrece parvient à soustraire Gennaro aux foudres de son époux jaloux, le duc Alphonse, mais perd, par vengeance, les com-

### Éric Vigner tisse une cohérence artistique qui fait du théâtre un point d'optique.

comme au début, c'est la musique qui meut les protagonistes et semble précipiter ce passage à l'acte sacrificiel. Sur le fil de la mort, Gennaro apprend dans une explosion de douleur le secret de sa filiation. Il tombe au pied de la *Colonne sans fin*, finalement happée par les ténébres. Le jeu torrentueux des acteurs de la troupe du Théâtre national d'Albanie, formés à l'école russe, se confronte ici à la scénographie picturale d'Éric Vigner, donnant un souffle épique à ce drame classique. Dans cette re-

pagnons du jeune capitaine. Le voile noir se lève, tombe un rideau doré, gigantesque couverture de survie prête à envelopper le dernier souffle de la monstrueuse héroïne en quête d'une impossible renaissance. Le tonnerre ponctue le matricide et,

cherche, tout se noue dans les ondoiements de la lumière. « On sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple, remarquait Victor Hugo dans la préface de *Cromwell*. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement, le drame est voué à l'art. » D'une création à l'autre, Éric Vigner tisse une cohérence artistique qui fait du théâtre un point d'optique. ●

ROSA MOUSSAOU

Tournée française: du 12 au 19 novembre au TNB, Théâtre national de Bretagne, dans le cadre du festival Mettre en scène. À lire: Éric Vigner, *48 Entrées en scène*, Éditions Les Solitaires intempestifs. Un théâtre plasticien, sous la direction de Sandrine Morsillo, Éditions l'Harmattan.